

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 78—Samedi, 31 octobre 1885
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LE PRINCE ALEXANDRE DE BULGARIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 31 octobre 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Primes mensuelles.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—La Toussaint.—La Porteuse de Pain (suite).—Tablette de la mère de famille.—Le prince Alexandre de Bulgarie.—Un conseil par semaine.—Récréations de la famille : Enigme, logogriphe et rébus.

GRAVURES : Portrait du prince Alexandre de Bulgarie.—Misericordia mei Deus secundum magnam Misericordiam tuam.—Gravure du feuillet.—Le baromètre de bébé. Rébus.

PRIMES MENSUELLES

DIX-HUITIÈME TIRAGE

Le dix-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois d'octobre), aura lieu lundi prochain, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel.

Le public est invité à y assister.

ENTRE-NOUS

DIABLE ! diable ! on n'y va pas de main morte à Londres.

Voici qu'on jette des œufs pourris au gendre de Sa Majesté, et qu'on lui enfonce son chapeau sur la tête. Ce n'est pas précisément dans les traditions de la vieille Angleterre.

Que va donc devenir le vieux cliché ?

« Les Français ne peuvent pas discuter parce qu'ils ne savent pas écouter ; si un orateur exprime des opinions contraires à celles de son auditoire, on l'interrompt, on l'injurie et on refuse de l'entendre. »

Vous avez entendu dire cela cent fois, et je ne voudrais pas jurer que vous ne l'avez pas cru, car à force d'entendre répéter une chose, on finit toujours par la croire, en tout ou en partie.

Nous savons bien, nous qui sommes du même sang, que les Français ont la tête un peu près du bonnet, et qu'il ne faut pas trop leur marcher sur les cors pour les exciter, mais enfin il faut bien reconnaître que Mgr Freppel, MM. de Mun, Casagnac, Clémenceau, Ferry, émettant des idées qui ne plaisent pas à tout le monde, on n'a pas l'habitude de leur jeter d'œufs pourris ni de leur enfonce le chapeau sur la tête.

C'est cependant ce qui vient d'arriver au marquis de Lorne, époux d'une princesse du sang, gendre de Sa Majesté et beau-frère du futur roi. Où allons-nous, grand Dieu, où allons-nous ?

.

M. le marquis de Lorne, rejeton d'une des plus vieilles noblesses de l'empire britannique, est radical.

Je ne dis pas que je l'en blâme beaucoup, car les paroles qu'il a prononcées et qui lui ont attiré les œufs pourris et le coup du chapeau me semblent très sensées, mais je crois qu'il joue gros jeu et qu'il n'est pas dans l'usage d'avoir autant de désintéressement et de franchise quand on est dans sa position.

Le marquis, nous dit le télégraphe, « s'est fait le champion des principes de la ligue pour la liberté du sol et de l'encouragement à la subdivision des terres, il recommanda de frapper de droits élevés les ventes en bloc de grandes propriétés et de n'exiger aucun droit sur les ventes de terres devant être subdivisées en petits lots. »

Mais c'est toute une révolution, cela !

La liberté du sol, la subdivision des terres, l'impôt sur les transactions faites entre millionnaires et la gratuité sur les affaires faites dans l'intérêt du petit propriétaire !

Mais c'est le renversement de l'ordre établi, c'est l'équité, c'est donc le contraire de ce qui existe.

Il a même attaqué la Chambre des Lords, lui,

fils de duc et pair d'Écosse ; il a osé demander qu'on y envoia des membres élus par le peuple. Il a été plus loin encore : il a déclaré qu'il était favorable au développement des franchises municipales en Irlande.

Avouez que cela méritait bien des œufs pourris et un renforcement de chapeau.

.

Le marquis de Lorne n'a pas dû être très bien reçu au château de Windsor, après une telle équipée.

On a dû lui faire comprendre que le radicalisme n'avait pas l'habitude de jouer de ses petites et grandes entrées à la cour de Londres, et qu'il eût aussi bien fait de se taire.

Léopold I^{er}, roi des Belges, comprenait mieux les exigences de sa position.

Un jour qu'il dînait à Paris, en compagnie de quelques bons vivants, aux idées assez avancées, les langues étant un peu déliées par le bourgogne et le champagne, l'un des convives lui fit cette étrange question :

—Et vous, sire, êtes-vous républicain ?

—Dame ! répondit l'excellent roi, dans ma position, vous comprenez que cela me serait difficile.

Être parent et très proche parent d'une reine et afficher des idées aussi opposées aux traditions de la royauté, que le fait le marquis de Lorne, me semble étrange, pour ne pas dire plus, et je me demande quel peut bien être son but en agissant ainsi.

Prévoit-il la chute de la monarchie et rêve-t-il de devenir président de la république ?

Chi lo sa !

.

Vous vous êtes souvent demandé, comme tout le monde, j'en suis sûr, s'il existait sur terre un homme heureux.

Demande bien naturelle, quand on sait toutes les misères de la vie.

Si j'en crois un récit que je viens de lire, le bonheur existerait sur un rivage aride, désolé, là-bas, quelque part, bien loin, sur les côtes du Labrador.

Je vous ai déjà parlé des stations d'observation qui ont été établies sur différents endroits, depuis le détroit de Belle-Isle jusqu'à la Baie-d'Hudson, par le gouvernement canadien, pour s'assurer de la possibilité de la navigation au nord pendant l'été.

C'est ainsi qu'on a jeté çà et là, sur la côte, quelques employés par groupes de deux ou trois, avec du combustible et des provisions, en leur disant : « Dans seize mois on viendra voir si vous êtes morts ou vivants. »

L'expédition du ravitaillement a été faite par l'*Alert*.

Ce navire a rempli sa mission et est de retour depuis quelques jours.

On a constaté des décès, des maladies, des infortunes, des misères navrantes, comme cela arrive toujours en pareil cas, quand des hommes de cœur et d'énergie sont forcés d'hiverner dans ces pays inhabités et sans végétation, sous un ciel sans soleil.

.

Mais ce voyage a eu son épisode romanesque.

Parmi les passagers de l'*Alert* se trouvait une belle jeune fille, pleine de santé et d'énergie, et son voyage avait pour but..... un mariage.

Je ne plaisante pas ; cette charmante *miss*, élevée à Londres, au milieu des douceurs de la civilisation, venait se marier sur les côtes du Labrador.

Son fiancé, un missionnaire protestant, était parti depuis deux ans déjà, et avait planté sa tente (une maison) au milieu des Esquimaux et des neiges.

Elle avait promis de venir le trouver là, et elle tenait sa promesse.

Grande fut la joie des deux futurs quand ils se revirent, mais il surgit bientôt un grave difficulté.

Qui allait les marier ? Pas un seul *clergyman* à bord, et le futur, bien qu'ayant le droit d'unir d'autres couples, ne pouvait pas légaliser et bénir son propre mariage.

Personne n'avait songé à cela jusqu'au moment solennel.

Que faire ? la jeune fille allait elle retourner tristement à Londres pour revenir accompagnée d'un ministre, ou bien allait-elle rester quand même ?

Cette dernière supposition n'était pas admissible.

On se débattait cependant dans ce dilemme, quand le capitaine de l'*Alert*, se frappant le front : « Mais je suis juge de paix, s'écria-t-il, *Eureka !* Réjouissez-vous, mes bons amis, je vais vous marier ! »

Il fit comme il avait dit, et la cérémonie du mariage eut lieu à bord du navire, après quoi on remit au marié, outre sa femme, un poêle neuf, une provision de charbon et des vivres pour deux ans.

—Et, dit le capitaine, je ne crois pas qu'il existe de couple plus heureux de l'Équateur au pôle.

Et voilà comme le bonheur se trouve échoué sur les côtes du Labrador, sous vingt pieds de neige au moins.

Je n'aurais jamais été le chercher là.

.

Les troubles que nous avons déplorés à la fin du mois dernier ont eu de l'écho en France ; le télégraphe a appris à toute l'Europe que l'on n'était pas toujours sage à Montréal, et l'imagination aidant, les choses ont pris des proportions invraisemblables.

Je lis un compte-rendu de l'affaire dans le *Temps*, de Paris, et je me demande s'il s'agit bien de ce que j'ai vu, de mes yeux vu, ou si ce n'est pas un récit fantaisiste d'un reporter à court de nouvelles.

Cependant, il n'y a pas à douter, c'est bien de nous que l'on veut parler.

Après avoir raconté d'une manière assez exacte ce qui s'est passé à l'hôtel-de-ville, le journal de Paris ajoute :

Un des manifestants monta alors sur le piédestal de la statue de la reine Victoria et demanda si la ville devait être gouvernée par les Anglais ou par les Français ? Tout le monde cria : « Par les Français ! » et le tumulte recommença.

L'excitation dans la ville est toujours très vive, et le bruit court que de nouvelles manifestations auront lieu. Trois régiments d'infanterie, trois de cavalerie et une batterie d'artillerie ont été appelés. Les émeutiers menacent d'attaquer les bureaux des journaux anglais et ceux de la *Patrie*, organe du maire ; ils parlent de pendre le maire de Saint-Jean-Baptiste, qui fait pratiquer la vaccination forcée, et de brûler la maison du président de l'office de santé.

Pendre le maire de Saint-Jean-Baptiste ! Qu'en dira M. Villeneuve en apprenant cette abracadabrante nouvelle ?

Et plus loin :

D'après un télégramme de Londres on prétend que les instigateurs des désordres sont quatre anciens membres de la Commune de Paris.

Allons ! bon ! voici la commune qui s'en mêle maintenant ! Parole d'honneur, c'est à croire que le câble est fou.

Ce n'est pas tout ; d'après le *Temps* la variole ferait plus de ravages ici que le choléra n'en fait en Espagne.

Dans la journée du 6 octobre, dit-il, il y a eu 248 décès et 72 cas nouveaux de petite vérole.

Parisiens, mes amis, défiez-vous des dépêches de source anglaise, ou vous risquez fort d'être bien mal renseignés.

.

Règle générale, je me méfie des almanachs et de leurs prophéties.

Quand je lis dans un de ces petits livres qu'il doit faire beau, je m'empresse de prendre mon parapluie, et il est rare que je m'en repente.

Toutefois, je fais exception pour ceux qui sont signés d'un nom connu dans la science, car j'ai confiance dans le résultat des observations. Sachant que la terre tourne toujours dans le même orbite et que les planètes et leurs satellites exécutent constamment les mêmes évolutions, je crois fermement à la répétition de certains phénomènes à époque fixe.

On a eu, l'an dernier, un éclatant et triste exemple de l'exactitude de ces prophéties basées sur l'observation.

Le capitaine Delauney, un Français, annonça, deux ans à l'avance, qu'un tremblement de terre se ferait sentir dans l'île de Java, et malgré les plaisanteries qui accueillirent cette déclaration, Java fut bouleversé à l'époque dite, et tout le monde a encore présent à la mémoire les épouvantables désastres de cette catastrophe.

D'après l'almanach prophétique du savant capitaine, 1886 sera une année terrible.

Les tremblements de terre se feront sentir pendant huit mois sur douze et, comme dit l'auteur,

les perturbations cosmiques sont généralement accompagnées de graves événements politiques, il faut s'attendre à voir des remaniements dans la carte du monde.

Le capitaine Delauney a donné un nom à cette relation, il appelle cela : "Météoropsychologie." — Ouf ! un joli mot, mais un peu long.

On dit souvent qu'un homme prévenu en vaut deux, si tel est le cas, soyons heureux de la prédiction du savant météoropsychologue (c'est dur à prononcer), et préparons-nous à trembler.

.

Après demain sera le jour des morts.

Ce jour-là nous devons tous aller au cimetière, nous devons, une fois l'an au moins, nous souvenir de ceux qui nous ont quittés pour ne plus revenir près de nous ; nous devons être d'esprit avec ceux que nous rejoindrons quand l'heure sera venue.

Cette pensée n'a rien qui m'effraie, je pense souvent à ce terme du voyage, sans crainte, parce que je me suis familiarisé, pour ainsi dire, avec cet avenir inévitable, et c'est pourquoi je parle souvent du cimetière et des morts.

La poésie de M. Poisson exprime de bonnes et saines idées, relisez-la :

Il est un lieu sacré que nos vaines disputes
Ne franchissent jamais.
Là pour l'éternité, dans l'oubli de nos luttes
Les morts dorment en paix.
Oh ! lorsque nous allons dans la morne demeure
Où reposent les morts
Recueillons-nous parfois et songeons à notre heure
Sans crainte et sans remords.
N'en faisons pas un lieu de simple promenade
Mais un endroit de deuil
Où ne doit s'étaler ni le sourire fade
Ni notre fol orgueil.
N'allons pas insulter à l'éternel silence
Qui plane sur ces lieux ;
Qu'un instant recueillis, la prière s'élançe
De nos cœurs oublieux.
Qu'il tombe sur ces morts quelques larmes furtives
Et nos plus noirs chagrins.
Et songeons que parfois le lendemain terrible
Changeant notre destin
Peut arracher la coupe à la lèvres paisible
Et briser le festin !

.

L'autre soir, en causant cuisine, une discussion s'éleva à propos des *cretons*, quelqu'un dit : " On a tort de prononcer ce mot avec un *g*, puisqu'il s'écrit *cretons*."

D'autres contestèrent la valeur de cette observation, et on décida de s'en rapporter au dictionnaire.

On avait sous la main le " Dictionnaire classique universel," de Bénard, et on cherche. On trouve *cretons*.

Rien d'extraordinaire à cela ; mais ce qui l'est plus, c'est la définition donnée par M. Bénard. Je copie :

Cretons, sm. pl. Résidu de la fonte de suif, des graisses qu'on met en pain, pour la nourriture des chiens de basse-cour.

Bouillet, dans son dictionnaire des sciences, dit :

Cretons (origine inconnue). Résidu des pellicules que contiennent le suif avant qu'on l'eut fondu ; on en fait des pains pour les chiens de basse cour et les chiens de chasse. Les corroyeurs et les hongroyeurs s'en servent pour adoucir leurs cuirs.

Voilà des auteurs qui sont bien renseignés ?

Quand au mot *hongroyeurs*, que je vois pour la première fois, et vous aussi, sans doute, il se dit de celui qui prépare les cuirs, dits cuirs de Hongrie.

LÉON LEDIEU.

LA TOUSSAINT

YOICI venu le mois des vents et des tourmentes, le mois où le souffle précurseur de l'hiver emporte les feuilles des arbres, comme le temps a emporté nos beaux jours.

Pendant le cours de l'année, la religion, de distance en distance, a répandu des fêtes parmi nos journées de travail, comme des repos, comme des oasis dans le désert, pour le chrétien fatigué. Pendant les mois écoulés, chaque mystère a eu sa solennité, chaque saint sa commémoration.

La Naissance du Sauveur, sa Présentation au

Temple, sa Circoncision, son Epiphanie, sa Passion, sa Mort, sa Résurrection, son Ascension, ont été célébrées.

La descente du Saint-Esprit, la Fête-Dieu, l'Annonciation, la Nativité, la Conception, la Visitation l'Assomption de la sainte Vierge, ont vu se succéder leurs anniversaires avec les mois qui se suivaient... Eh bien ! toutes ces journées consacrées et bénites ne sont point encore assez pour le catholicisme : il a voulu d'autres solennités que celles des mystères, et, après avoir cherché dans ses annales, après avoir passé en revue tous les mérites, toutes les vertus, toutes les souffrances des saints, il a mis chaque jour de l'année sous la protection spéciale d'un habitant du ciel ; et comme l'année est loin d'avoir autant de jours que les cieux ont d'élus, il a couronné toutes les commémorations particulières par une commémoration générale.

Ainsi qu'une mère pleine de tendresse, la religion a réuni tous ses enfants pour les fêter ensemble devant le trône de Dieu ; dans sa justice elle amène devant le grand rémunérateur, et devant les hommages des hommes, tous ceux qui ont mérité gloire et récompense.

En cette solennité de la *Toussaint*, l'Eglise qui est sur la terre donne la main à l'Eglise qui est au ciel ; et la communion des Saints qui jouissent de l'éternelle bonheur et des Justes qui y aspirent est révélée comme une grande consolation, comme un puissant encouragement.

Ceux qui habitent encore la vallée de larmes prennent courage en pensant que c'est à travers les chagrins et les pleurs que leurs devanciers sont parvenus au repos céleste, et ils se disent : " Ils ont été comme nous, soyons comme eux."

Pour bien parler de la fête de tous les Saints, il faudrait pouvoir peindre leur gloire, leur félicité, leurs extases sans fin. Et comment faire ? ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui n'est jamais rentré dans le cœur de l'homme, ne peut être décrit.

Tout ce que nous pouvons dire, avec Bossuet, c'est que pour rendre les saints heureux " Dieu n'emploiera pas sa puissance ordinaire ; il fera plus, il étendra son bras, il ne s'attachera plus à la nature des choses, il ne prendra plus loi que de sa puissance et de son amour ; il ira chercher dans le fond de l'âme l'endroit par où elle sera plus capable de félicité ; la joie y entrera avec abondance et l'inondera de délices.

" Les élus seront tellement embellis des présents de Dieu, qu'à peine l'éternité leur suffira-t-elle pour se reconnaître. Est-ce là ce corps autrefois sujet à tant d'infirmités ? Est-ce là cette âme qui avait des facultés si bornées ?

" Notre âme, dans cette chair mortelle, ne peut rien rencontrer qui la satisfasse ; elle est d'une humeur difficile, elle trouve à redire à tout. Quelle joie pour elle d'avoir enfin rencontré un bien infini, une beauté accomplie qui arrête à jamais toutes ses affections, sans que son ravissement puisse être troublé ou interrompu par le moindre désir !

" Dieu est la lumière qui éclaire les saints ; Dieu est le plaisir qui les transporte ; Dieu est la vie qui les anime ; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos.

" Dans la cèléste Jérusalem, il n'y aura pas d'erreur, parce qu'on y verra Dieu ; il n'y aura pas de douleur, parce qu'on y jouira de Dieu ; il n'y aura pas de crainte ni d'inquiétude, parce qu'on y reposera en Dieu."

J'entasserais bien d'autres citations du grand orateur, car Bossuet s'est plu à parler de la gloire des élus ; mais je m'arrête, je trouve qu'un des meilleurs moyens de faire concevoir les délices du ciel, c'est de montrer les misères de la terre. " Là-haut, un océan de bonheur ! ici-bas, quelques petites gouttes de joie. Sur la terre, dit l'Ecclésiastique, on ne sourit qu'en tremblant."

" Qui de nous ne désire pas le repos ? Et celui qui agit dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue et s'empresse dans les cours : tous aspirent de loin au repos.

" Tout homme sensé se destine un lieu de retraite et de repos ; lieu qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous

vous préparez contre la fortune est encore de son ressort ; et, si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries ; vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine vous viendra de l'autre ; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup par le fondement ; si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut qui renversera tout le fond en comble. Je veux dire simplement sans figure que les malheurs ici-bas nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfants, amis, dignités, emplois, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous tourner à une amertume infinie ; et nous serions trop novice dans l'histoire de la vie humaine si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité."

Voilà comme Bossuet peignait devant Louis le Grand la misère du bonheur du monde, et il n'avait trouvé la terre si pauvre que parce qu'il venait de regarder la félicité des élus ! Quand, d'un soleil radieux vous reportez vos yeux sur les objets qui vous environnent, ils vous semblent tous obscurs.

L'Eglise, dans la solennité de la *Toussaint*, veut nous faire envier le ciel ; c'est donc bien, ce jour-là, de nous faire prendre en dégoût le lieu de notre exil. Nous n'aimons jamais tant la patrie que lorsque le bannissement nous est dur !

Avant d'en venir à établir une fête commune à tous les saints, l'Eglise a eu des fêtes pour les différents ordres des habitants du ciel, soit dans le rang qu'ils tiennent là-haut, soit dans la condition qu'ils ont eue sur la terre.

Le premier qui fit solenniser, dans Rome, la fête de *Tous les Saints*, fut le pape Grégoire III, qui siégeait sur la chaire de saint Pierre, en 731.

Le pape Grégoire IV étant allé en France, vers l'année 835, exhorta Louis le Débonnaire à faire célébrer la grande commémoration des saints par tous ses Etats, ce qui fut exécuté le 1^{er} novembre.

C'est depuis ce temps que la *Toussaint* est devenue la fête de l'automne, la fête qui clôt les beaux jours, la fête voisine de la mort.

C'est ce jour-là, pendant que les vents sifflent autour des vieilles églises et que les feuilles des forêts sont emportées qui annonce l'hiver, que la religion, dans ses sanctuaires, chante cette hymne à tous les saints :

Nous, mortels, nous nous assemblons avec joie pour chanter les palmes et les couronnes que vous avez gagnées, ô saints habitants du ciel, au prix de tant de luttes et de si rudes travaux !

Nous, revêtus de misères, nous vous célébrons, vous que le Tout-Puissant a revêtus de gloire.

Nous, qui mangeons le pain du travail et des larmes, nous vous célébrons, chétifs et vêtus de misère, et de vérité et qui buvez dans la coupe d'or les eaux vives des sources sacrées.

Vous, qui étiez humble sur la terre, nous vous voyons aujourd'hui mêlés aux saints vieillards qui mettent leurs diadèmes de gloire aux pieds du Roi des rois.

O vous qui avez été nos frères, soyez-le encore dans le ciel ! Nous sommes pauvres, chétifs et vêtus de misère, et vous, vous portez des robes éclatantes, blanchies dans le sang de l'Agneau ; mais ne détournez pas vos regards des frères d'ici-bas !

Quand les voûtes des cathédrales et des églises des hameaux entendent chanter ces poétiques paroles, les jours commencent à raccourcir et la nuit à descendre de bonne heure ; aussi le *salut* de la *Toussaint* se célébrerait dans les ombres, si ce n'était beaucoup de cierges qui brûlent sur l'autel.

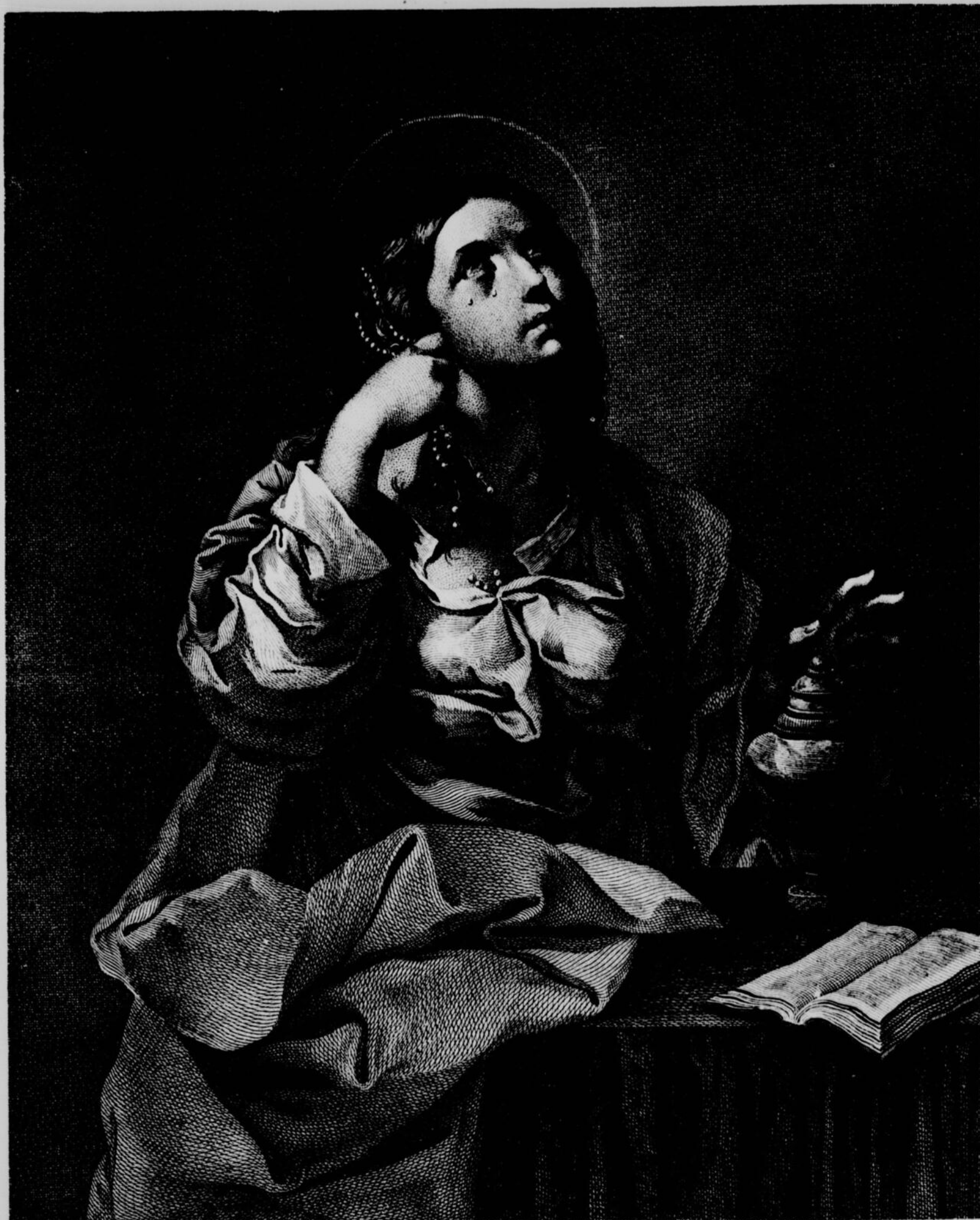
Alors la campagne devient triste pour ceux qui n'aiment que la verdure, les fleurs et les ciels sans nuages. Alors les feuilles séchées tombent, tombent comme des illusions qui s'en vont. Alors de grandes rumeurs s'élèvent au milieu des nuits et font rêver tristement. Mais dans ce deuil il y a encore grand attrait pour les hommes qui ont vieilli et souffert. Les fêtes fleuries du printemps vont à la jeunesse ; notre fête, à nous, c'est celle qui touche à la journée des morts.

Les médecins à la chasse :

— Eh bien ! docteur, avez-vous fait une bonne journée ?

— Je suis navré, mon cher... Trois pièces seulement !

— Trois cadavres dans une journée !... Vous êtes, en effet, habitué à mieux que cela !...



*Miserere mei Deus secundum
magnam Misericordiam tuam*

LA
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

XIX

R pendant quelques secondes, elle demeura attentive et comme en extase devant la toile. Tout à coup elle tressaillit.

—Lorsque je suis venue ici, pour elle, ce tableau était-il en vue ?

—Je ne le crois pas, mademoiselle, pourquoi ?
—Parce que je ne l'avais pas remarqué, quoi qu'il soit assurément très remarquable. S'il avait attiré mon attention, j'aurais été frappée par une chose qui me frappe aujourd'hui vivement.

—Quelle chose ?
—Le visage de cette femme au milieu des gendarmes.

—Ce visage ressemble-t-il à celui de quelqu'un que vous connaissez ?

—Oui, et la ressemblance est frappante.

—S'agit-il d'une personne âgée déjà ? demanda vivement Etienne.

—D'une personne toute jeune, au contraire. Vingt-et-un ou vingt-deux ans, au plus. C'est une ouvrière de madame Augustine, ma tailleuse.

—Et vous la nommez ?
—Lucie. Est-ce que par hasard vous la connaissez ?

—Non, mademoiselle. Je ne le crois pas, du moins. Où demeure-t-elle, cette Lucie ?

—Quai Bourbon, numéro 9.

—Décidément je ne la connais pas.

Etienne pensait :
—La jeune fille qu'aime Lucien Labroue se nomme également Lucie, et demeure au quai Bourbon.

Il ajouta tout haut :
—Le monde est plein de ressemblances fortuites. Ainsi, c'est bien de cette grandeur que je ferai votre portrait ?

—S'il vous plaît !

—Debout ?

—Oui. Combien vous faudra-t-il de séances ?

—Au moins cinq ou six.

—Vous me donnerez vos heures.

—Vos heures seront les miennes. En ce moment, je sors très peu et je me tiendrai toujours à votre disposition.

XX

—Quand commencerons-nous ? demanda Mary.

—Après-demain si vous voulez.

—C'est convenu, je viendrai vers deux heures de l'après midi. Aujourd'hui je me sauve.

—Pourquoi donc ?

—Parce que je vous empêche de travailler.

—N'en croyez rien. Quand vous êtes entrée j'allais justement prendre un peu de repos, et je n'espérais pas une distraction si charmante ! Accordez moi quelques minutes de causerie.

—Bien volontiers. De quoi parlerons-nous ?

—De vous. Vous plaisez-vous à Paris ?

—Je ne m'y déplaçais pas, mais je me faisais de la grande ville une idée plus gaie, plus vivante.

—Alors vous regrettez l'Amérique ?

—Sans la regretter il y a des instants où je voudrais revoir son beau ciel, sa luxuriante nature.

—Vous êtes née à New-York, mademoiselle ?

—Oui, monsieur, et en naissant j'ai perdu ma

mère, qui était belle et bonne comme un ange, m'a dit souvent mon père.

—Mais monsieur votre père n'est pas Américain, lui ? poursuivit Etienne, faisant subir un véritable interrogatoire à la jeune fille, sans qu'elle s'en doutât.

—Pas le moins du monde. Il est Français, originaire de la Bourgogne. Mon grand-père maternel, James Mortimer, ayant reconnu en lui une intelligence hors ligne, l'avait associé à ses entreprises et lui avait donné sa fille en mariage.

—Votre grand-père était un inventeur célèbre ?

—Oh ! oui, monsieur. On lui doit, ainsi qu'à mon père, de grandes et utiles découvertes.

—Votre père n'a-t-il pas inventé une machine à coudre ?

—La "Silencieuse," oui, monsieur, et une machine à guillocher.

Etienne tressaillit.

—Une machine à guillocher, répéta-t-il.

—Uu chef d'œuvre, à ce qu'il paraît. Elle a rapporté des millions.

constances.

—Lesquelles ?

—Par exemple, un mariage pour vous mademoiselle.

—Oh ! fit Mary vivement, je n'épouserai jamais un Américain.

—Vous aimez les Français ?

—Beaucoup. D'ailleurs, par mon père, je suis Française.

—Dernièrement, mademoiselle, lorsque j'ai eu le plaisir de vous voir chez mon ami George Darier, vous avez exprimé une idée qui vous fait le plus grand honneur.

—Une idée ? répéta la jeune fille. A quel sujet ?

—Au sujet de Lucien Labroue.

Mary se sentit rougir de nouveau, et balbutia timidement :

—N'est-ce pas bien naturel ? Le devoir étroit de ceux qui possèdent est, selon moi, de tendre la main à ceux qui ne possèdent point.

—Monsieur Harmant, après réflexion, a-t-il été de votre avis ?

—Je crois que mon père a proposé une association à monsieur Labroue.

—Donc il a suivi vos conseils, et je l'en félicite, car Lucien Labroue est un homme éminemment distingué et un travailleur.

—Aussi je compte bien qu'il se décidera un jour ou l'autre à accepter les propositions de mon père.

—Les avait-il donc refusées ? demanda l'artiste surpris.

—Non, mais il tempore.

—Pourquoi ? Ces propositions sont brillantes.

—Peut-être sa grande modestie les lui fait-elle trouver trop brillantes.

—C'est à vous, mademoiselle, d'insister auprès de lui.

A un avocat tel que vous, comment refuserait-il quelque chose ?

Mary ne répondit pas à cette dernière phrase et étouffa un soupir.

Etienne Castel comprit alors ce qui se passait dans le cœur de la pauvre enfant.

—Vous me quittez déjà ? fit-il en voyant la visiteuse se lever.

—Je rentre à la maison. Si vous voyez mon père, ne dites pas un mot, je vous en prie, qui puisse lui faire soupçonner la surprise que je lui prépare.

—Je serai muet, soyez-en certaine.

—Eh bien, à après-demain et mille merci.

Le peintre reconduisit mademoiselle Harmant et revint s'asseoir devant le tableau qu'il touchait.

—Cette ressemblance de Lucie et de Jeanne Fortier est

étrange ! murmura-t-il. Et Lucie est une enfant élevée à l'hospice, et elle a vingt-deux ans.

Puis Etienne Castel s'abandonna à une rêverie profonde, et repassa dans son esprit tout ce que venait de lui dire la fille du millionnaire.

.

Ovide Soliveau, lorsqu'il avait décidé de faire une chose, n'en retardait jamais l'exécution. Nous l'avons entendu dire à Paul Harmant :

—Je partirai demain pour Joigny.

Le lendemain, en effet, il prenait le train de six heures trente minutes à la gare de Lyon. A neuf heures quarante-sept minutes, il arrivait au but de son voyage. Les recherches qu'il devait faire, — recherches importantes, nos lecteurs le savent, — n'étaient point du tout faciles à mener à bon port, mais le Dijonnais ne doutait de rien, tant il se



Ne criez pas si fort, je vous en supplie ! dit le jeune Duchemin. — (Voir page 206, col. 3.)

—Monsieur Harmant a habité longtemps l'Amérique ?

—Près de vingt-deux ans.

—En quelle année est-il arrivé à New-York ?

—En 1861, je crois.

—Pour faire une immense fortune comme la sienne il faut qu'il ait travaillé beaucoup.

—Mon grand-père était déjà très riche.

—Les inventeurs d'un vrai mérite s'enrichissent vite en Amérique. Peut-être y retourneriez-vous un jour ?

—Je ne crois pas.

—Pourquoi ?

Mary se sentit rougir. Cependant elle répondit :

—Mon père ne se déciderait plus à quitter son pays natal, et tous ses intérêts sont maintenant en France.

—C'est vrai, mais il peut de présenter telles cir-

crovait sûr de lui-même et de son talent d'investigation. Le fait est qu'il débrouillait généralement avec une facilité surprenante les écheveaux les plus compliqués ; si les circonstances l'avait conduit à mettre son intelligence et ses instincts au service de la préfecture, il fût devenu certainement un policier remarquable.

—Ce ne sera pas commode, se disait-il chemin faisant. Je vais chercher une aiguille dans une botte de foin ; mais en prenant le foin brin à brin, on finit par trouver l'aiguille, seulement, avant de se mettre à la besogne, il faut prendre des forces. Je meurs de faim, je vais déjeuner.

En quittant la gare, une petite valise à la main, Ovide trouva près de la sortie les omnibus des différents hôtels. Il monta dans celui de "l'hôtel de la Cigogne," qui le conduisit au centre de Joigny, jolie ville étayée sur une colline, au bas de laquelle l'Yonne roulé incessamment ses eaux limpides. Le voyageur retint une chambre et, après s'être lavé le visage et les mains, se fit servir un plantureux repas. Tout en mangeant ferme et en buvant sec, le Dijonnais construisait son plan de campagne.

—Retrouver la nourrice si elle existe encore, se disait-il, voilà le premier problème. C'est chercher l'inconnu et le chercher sans un point de repère, sans un jalon, sans un indice. Pas de nom ! voilà le hic. C'est égal, dans une petite ville, tout se sait. Quoique vingt-et-un ans soient écoulés, il doit bien rester quelques traces de la fille de Jeanne Fortier.

Ovide étant bourguignon savait qu'en Bourgogne il y a des femmes faisant le métier de ce que la bourgeoisie de Paris appelle les "nourrices sèches," et élevant, soit au lait de chèvre, soit au biberon, jusqu'à huit ou dix enfants à la fois. Il se fit donner l'adresse d'une de ces femmes qui demeurait tout au bout de la ville, et, de son pied léger il se rendit chez elle. Madame Noiret, ainsi se nommait la nourrisseuse, était "aux champs" lorsqu'il se présenta chez elle où piaillaient une dizaine de marmots sous la surveillance d'une fillette de quatorze ou quinze ans. Il fut obligé d'attendre une heure le retour de la bonne femme. Enfin, celle-ci arriva et regarda le visiteur avec l'instinctive défiance de la paysanne pour tout ce qu'elle ne connaît pas.

—Quoi c'est-il que vous me voulez ? demanda-t-elle

—J'aurais à vous parler, répondit Ovide.

—Si c'est pour me proposer un marmot en garde, c'est point la peine de vous arrêter. J'en ai assez comme ça.

—Il ne s'agit pas de vous proposer un marmot, mais de vous demander quelques renseignements.

—C'est que c'est l'heure de traire mes vaches, et j'ai pas le temps de causer.

Par le début de ce dialogue, nos lecteurs voient que la mère Noiret, femme de quarante ans environ, n'était pas précisément d'un agréable abord. Ovide, voulant amadouer son interlocutrice, répliqua :

—Je vous indemniserai du temps perdu.

—Ça ne traîna pas mes vaches, vot'indemnité, et il faut les traire.

—Qui vous empêche de les traire et de me répondre en même temps ?

—Dame ! si vous voulez venir avec moi à l'étable

—Mais, très bien

—Puisque c'est comme ça, suivez-moi.

La mère Noiret prit un seau de fer-blanc, un vase plein d'eau, un petit banc de bois, se dirigea vers l'étable en traversant une cour où les pieds enfonçaient dans le fumier jusqu'à la cheville, s'assit sur le petit banc près d'une belle vache laitière aux mamelles gonflées et commença son travail.

XXI

Le lait jaillit, écumeux, dans le seau en fer-blanc, et la nourrisseuse demanda :

—Eh ! bien, présentement nous pouvons causer. Qu'est-ce que vous me voulez ?

—Y a-t-il longtemps que vous habitez le pays ? commença Soliveau.

—Vingt-sept ans. J'en ai quarante et un. J'en avais quatorze quand mon père et ma mère ont acheté c'te maison qui m'appartient aujourd'hui.

—Depuis quelle époque faites-vous le métier de prendre des enfants en nourrice ?

—Ma mère en prenait... Je les soignais. Quand ma mère est morte, j'ai continué.

—Vous connaissez alors toutes les nourrices de Joigny et des environs.

—Bien sûr ! On se rencontre, vous comprenez, quand il s'agit de faire vacciner les mioches.

—Vous devez entendre raconter les histoires des parents qui ont déposé des enfants chez l'une ou l'autre d'entre vous, et à qui, faute de paiement, vous êtes obligées de les renvoyer ?

—Et ça arrive encore assez souvent. Au temps où nous vivons, on est trompé plus souvent qu'à son tour ! Certainement qu'on en connaît, des histoires, et des drôles !

—A-t-on parlé devant vous d'une certaine Jeanne Fortier ?

Madame Noiret fouilla sa mémoire.

—Jeanne Fortier... Jeanne Fortier... répéta-t-elle. Qu'est-ce qu'elle était ?

—Une veuve.

—Eh ! il y a des flottes, de veuves ! Y a-t-il longtemps de cela ?

—Vingt et un ans.

—Mon doux Jésus ! Vingt et un ans ! En faudrait une mémoire, pour se rappeler les noms de si loin ! Depuis vingt et un ans j'ai peut-être eu trois cents mioches comme nourrissons. Ça en ferait des noms de parents à retenir ! Si vous n'avez pas autre chose que le nom pour que je vous renseigne, ça ne peut pas me suffire.

—J'ai autre chose.

—Dites-le donc !

—La veuve Fortier fut condamnée, il y a vingt et un ans, pour le triple crime de vol, d'incendie et d'assassinat.

—Bonté divine ! la gueseuse ! s'écria madame Noiret. L'a-t-on guillotinée ?

—On l'a condamnée à perpétuité, répondit Ovide, et elle avait ici, à Joigny en nourrice, une petite fille de six à sept mois.

—Chez qui ?

—Si je le savais, je n'aurais pas besoin de vous interroger.

—Attendez donc, attendez donc ! Une femme qu'a été condamnée pour incendie, vol et assassinat.

—La mémoire vous revient ?

—Oui... On en a assez causé dans le pays.

—Et vous vous souvenez chez qui sa petite fille était en nourrice ?

—Chez la mère Frémy, parbleu ! Même qu'elle était assez vexée d'avoir en garde l'enfant d'une pareille sélérate, la mère Frémy, et ça lui a fait perdre beaucoup de pratiques.

—Et où demeure la mère Frémy ? demanda vivement Ovide.

—Au cimetière, la pauvre femme ; elle est morte.

Le Dijonnais venait d'avoir un moment d'espérance. La déception n'en fut que plus rude.

—Morte ! répéta-t-il. Mais elle avait des parents sans doute qui pourraient peut-être me renseigner sur ce qu'est devenue l'enfant.

—Elle n'avait qu'un fils, un vaurien, qui s'est "neyé" dans l'Yonne.

—Tout m'échappe ! murmura Soliveau déconfit.

—Est-ce que vous seriez le papa, vous, par hasard ? demanda la nourrisseuse en jetant sur Ovide un coup d'œil méfiant.

—Non, Dieu soit loué ! Mais j'ai besoin de savoir si la fille de Jeanne Fortier est vivante. Pouvez-vous me l'apprendre ?

—Ah ! dame, non. Je ne me souviens plus de ce que la mère Frémy a fait de la petiotte.

—Et je ne pourrai trouver ici aucun autre renseignement ?

—Dame ! Adressez-vous à la mairie. Quand on nous laisse des enfants, c'est là que nous allons faire notre déclaration. Le maire le reçoit et donne des ordres pour conduire le mioche aux Enfants-Trouvés. Ça arrive journellement.

—Lorsque se présente un cas semblable, laissez-vous au maire la nomenclature des objets qui peuvent servir un jour à faire reconnaître l'enfant ?

—Oui, monsieur. On indique la marque du linge, les signes particuliers du moutard, le nom du père et de la mère (si on les connaît et si ce sont des noms véritables), celui de la nourrice et de la date du dépôt.

—L'enfant de qui je vous parle s'appelait "Lucie." A ce nom on aurait donc ajouté celui de Jeanne Fortier, la mère, et celui de madame Frémy, la nourrice ?

—Oui, monsieur.

—Eh bien ! madame, je vous remercie et je vous prie d'accepter ceci pour indemnité du dérangement que je vous ai causé.

En même temps Ovide tendit une pièce de dix francs à madame Noiret qui la mit dans sa poche en repliquant :

—Ça n'est point de refus, mais n'y avait vraiment pas de quoi ! Tout à votre service.

Le Dijonnais sortit joyeux de l'étable, puis de la maison.

—Cela ira comme sur des roulettes ! pensait-il en se frottant les mains ; à l'hospice des Enfants-Trouvés on me dira ce que...

Il n'acheva ni sa pensée ni son geste et au bout d'une seconde il reprit en fronçant le sourcil :

—Je suis un imbécile. Ce que je sais ne me mène à rien. Pour qu'on me réponde il me faudrait la date du dépôt, la marque du linge, et les signes particuliers s'il en existe. Le secours de la mairie m'est indispensable.

Le froncement de sourcil devint une grimace très accentuée.

—La mairie ! répéta le Dijonnais. Mauvaise affaire ! Jeanne est évadée. Dans la supposition que son but en s'évadant était de retrouver ses enfants, et qu'elle viendrait ici pour se renseigner, on a, sans le moindre doute, envoyé son signalement au parquet et à la mairie. A peine aurai-je posé une question, qu'on me croirait envoyé par elle, sachant par conséquent où elle se trouve, et je risquerais fort qu'on me traite en suspect. Sans compter que ça donnerait l'éveil au sujet de la tentative avortée faite par moi sur Lucie, et me mettrait dans de vilains draps. Quel parti prendre ? Si seulement je connaissais quelqu'un ici.

Tout en réfléchissant, Soliveau marchait au hasard, le front penché ! Brusquement il leva la tête et chercha le chemin conduisant à la mairie, qu'il trouva sans peine. Son parti était pris. Là il entra dans un bureau, et, s'adressant à un jeune employé qui s'y trouvait seul, lui demanda :

—Pourriez-vous me dire, monsieur, qui était maire de Joigny en 1861 et 1862 ?

—Parfaitement, monsieur, répondit le jeune homme. Le maire, à cette époque, se nommait Duchemin. C'était le frère de mon père.

—Est-il encore en fonctions ?

—Non, monsieur. Mon oncle s'est retiré après la guerre.

—Habite-t-il Joigny ?

—Non, mais Dijon, son pays natal.

—Alors il est mon compatriote, dit Soliveau.

—Vous êtes donc, comme moi, de la Côte-d'Or ? fit l'employé.

—Oui, monsieur.

—En demandant à voir mon oncle, vous aviez sans doute un motif ?

—Je voulais solliciter de son obligeance un renseignement qui se rapporte aux années 1861 et 1862. Il s'agit d'une chose fort délicate.

—Peut-être pourrait-on vous répondre ici. Je serais enchanté de vous être agréable.

Ovide se taisait et réfléchissait de nouveau. Son jeune interlocuteur avait l'air d'un garçon charmant. Il se tâta pour savoir s'il ne devait point s'ouvrir à lui et formuler nettement sa question, mais la crainte d'éveiller des soupçons et d'être arrêté le retenait. Dominé par cette crainte il allait se retirer lorsque la porte s'ouvrit violemment et un homme d'apparence vulgaire entra dans le bureau. En voyant cet homme, le jeune employé pâlit et se leva avec un embarras manifeste.

—Ah ça ! monsieur Duchemin, fit le nouveau venu d'une voix haute et d'un ton brutal, il faut donc venir vous relancer jusqu'ici ?

—Monsieur, balbutia l'employé.

—Il n'y a pas de "monsieur" qui tienne ! vous vous moquez de moi et je commence à en avoir pardessus la tête !

—Ne criez pas si fort, je vous en supplie ! dit le jeune Duchemin qui semblait au supplice.

—Je crierai si je veux et aussi fort que je voudrai. Tant pis pour ceux qui font des turpitudes si on les leur reproche à haute voix. Ils ont ce qu'ils méritent. Payez-moi et je me tairai !

—Je vous ai prié d'attendre.

—Eh ! voilà six mois que j'attends ! six mois que vous me remettez de semaine en semaine ! six mois que vous me bernez comme si j'étais un vrai Jo-crisme ! Et je n'aurais cependant, vous le savez bien,

qu'à porter vos billets au parquet, pour vous faire empoigner par la gendarmerie.

—Je sollicite un dernier délai, huit jours encore.
—Ta-ra-ta-ta! Je vous donne jnsqu'à demain. Si demain soir je n'ai pas les mille francs que je vous ai prêtés en croyant sérieux l'aval de garantie de votre oncle et sa signature agréable imitée par vous, je vous donne ma parole d'honneur que je casserai les vitres! Je n'irai même pas trouver votre mère pour lui demander de me rembourser. Je porterai les pièces au procureur de la République, et en route pour la cour d'assises! A demain soir, monsieur Duchemin!

Et le créancier furieux sortit comme il était entré.

XXII

Le jeune employé se laissa retomber sur son siège, écrasé, anéanti, et cacha sa figure dans ses mains. A travers ses doigts enlacés on voyait couler de grosses larmes.

—Pardonnez-moi, monsieur, dit tout à coup Ovide en s'approchant du malheureux. Pardonnez-moi d'avoir été le témoin bien involontaire d'une scène pénible. Je donnerais beaucoup pour ne pas connaître le secret que cet homme vous a si brutalement jeté au visage en ma présence.

L'employé releva la tête, et répondit en pleurant :
—C'est une juste punition, monsieur. Oui, j'ai commis une faute, plus qu'une faute, un crime. L'homme que vous venez de voir est un gros marchand de Joigny, en rapport avec mon oncle pour le commerce des vins. L'année dernière j'aimais une jeune fille. Je voulais satisfaire ses fantaisies pour l'attacher à moi, et je n'avais ni argent, ni crédit. Une véritable démence s'empara de mon esprit. Je fis deux billets sur lesquels je traçai un aval de garantie en imitant l'écriture et la signature de mon oncle, et je les portai à cet homme. Il les escompta. Quand arriva l'échéance, je ne pouvais payer. J'allai trouver l'escompteur qui se préparait à envoyer les traites à mon oncle, et, mourant de honte, je lui fis un aveu complet, accompagné de telles promesses qu'il voulut bien m'accorder six mois. Les six mois s'écoulèrent. J'espérais pouvoir m'acquitter. Vaine espérance, je ne peux pas! Vous avez entendu cet homme le dire, il me perdra. Ce sera juste. Je subirai sans me plaindre la punition du crime que j'ai commis. Mais ma pauvre mère est innocente de ce crime, et elle en mourra!

—Bref, c'est mille francs qu'il vous faudrait?
—Mille francs, plus les intérêts depuis six mois.
—Que comptez-vous faire?
—Eh! monsieur, je n'ai qu'à choisir entre deux partis à prendre.
—Lesquels?
—Me jeter à l'eau, ou attendre les gendarmes qui viendront m'arrêter.
—Pourquoi ne pas vous adresser à votre mère?
—Ma mère est absolument sans fortune et vit à Dijon d'une petite rente viagère.
—A votre oncle?
—Mon oncle est inflexible pour ce qui touche aux choses de l'honneur. Il renierait sans pitié un neveu déshonoré.
—A quelle heure quitterez-vous votre bureau?
—Dans un instant. Il va être l'heure.
—Où demeurez-vous?
—A côté de la mairie.
—Seul?
—Oui, monsieur. Je vous ai dit que ma mère habitait Dijon.
—Où prenez-vous vos repas?
—A l'hôtel de la Cigogüe.
—C'est là que je suis descendu. Nous dînerons ensemble.

Le jeune Duchemin regarda son interlocuteur avec étonnement. Pourquoi cet étranger, qui connaissait le secret de sa faute, paraissait-il lui témoigner de la bienveillance?

—Je serai à vos ordres, monsieur, répondit-il.
—Comment se nomme votre créancier?
—Petitjean.
—Où demeure-t-il?
—Sur le quai, à cinq minutes d'ici.
—Prenez votre chapeau, et conduisez-moi chez lui.

—Chez lui! répéta l'employé tremblant.
—Sans doute.

—Mais il va de nouveau m'accabler de reproches et d'injures.

—Ne craignez rien et venez.
Machinalement, le jeune Duchemin obéit. Cinq minutes plus tard les deux hommes arrivaient chez le marchand de vin en gros. Un tonnelier qui travaillait dans la cour les conduisit jusqu'au bureau. Ovide ouvrit la porte et fit passer Duchemin le premier. En voyant entrer son débiteur, le créancier farouche se leva, le visage décomposé par la colère, et demanda d'une voix dure :

—Qu'est-ce que vous venez faire ici, vous?
Ce fut Ovide qui répondit :
—Une chose que vous approuverez certainement. Monsieur Duchemin vient réparer sa faute et vous payer ce qu'il vous doit.

—Il vient me payer! s'écria le négociant avec une incrédulité manifeste.

—Oui, monsieur. Monsieur Duchemin a commis une folie de jeunesse.

—Dites un crime!

—Un crime, soit! Nous ne discuterons pas sur les mots! Vous l'avez épargné et vous avez bien fait. Il vous en remercie.

—Oh! oui, oui! balbutia Duchemin tout en larmes.

—Il se repent, et ne recommencera plus.
—Jamais! J'aimerais mieux mourir!

—Je suis un ami de sa famille, continua Soliveau, et il est heureux que je me sois trouvé près de lui quand vous êtes venu lui demander de l'argent. Que tout soit terminé! Je vais, monsieur, en échange des billets en question, vous remettre mille francs, plus l'intérêt de l'argent pendant six mois.

—Je ne veux pas des intérêts, répondit Petitjean. Je ne suis point escompteur de profession. J'ai voulu rendre un service et non faire une affaire... c'est mille francs nets.

Ovide avait tiré de sa poche un portefeuille fort bien garni de billets de banque. Il en choisit un de mille et le plaça sur un angle du bureau. Le négociant ouvrit sa caisse, en tira deux carrés longs de papier timbré et dit :

—Voici les traites.
—Solveau les prit et les montra au jeune homme en demandant :

—Est-ce bien cela?
Duchemin, que l'émotion et la joie suffoquaient, fit de la tête un signe affirmatif et il étendit la main vers les traites; mais, au lieu de les lui donner, Ovide les plia soigneusement et les glissa dans son portefeuille qu'il remit dans sa poche.

—Maintenant, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Petitjean, tout est bien fini, n'est-ce pas?

—Oui, répondit le négociant d'un ton bourru, et que votre honorable protégé aille se faire pendre ailleurs!

—Vous n'avez plus le droit d'être insolent, monsieur! Vous êtes payé! répliqua Soliveau, et prenez garde à votre langue. Si vous vous avisez de parler d'une erreur dont la preuve a cessé d'exister, c'est à la famille Duchemin que vous auriez affaire!

—Suffit, monsieur. Je suis d'âge à me conduire et n'ai nul besoin de vos avis. Bonsoir!

(La suite au prochain numéro.)

TABLETTES DE LA MÈRE DE FAMILLE

QUELLE est la mode pour les manteaux de demi-saison? Telle est la grave question que nous posait, il y a quelques jours, une de nos lectrices; nous avons écrit à la meilleure faiseuse, comme on disait naguère, et voici sa réponse :

« M. le directeur,
« L'étoffe adoptée est le drap bouclé. Comme forme : jaquette courte derrière; plus longue sur le devant, lequel doit être garni de deux rangées de boutons en vieil argent ou en acier travaillé; revers et col unis. On portera également les draps ottomans garnis de satin noir.

« Le modèle des manches paraît définitivement arrêté : elles seront très larges du bas et l'ampleur en sera froncée un peu au-dessous du coude pour se terminer par un revers évasé. La manche, dans toute sa longueur, sera garnie de trois plis de satin.

« Les manteaux en draps ottoman seront ornés de revers qui, partant du cou sur une largeur de

six lignes, iront en s'élargissant jusqu'au bas et finiront sur une largeur de trente-six pouces.

« Les boutons joueront un très grand rôle dans la garniture du vêtement; on en mettra sur les manches, au cou et pour terminer les revers.

« C'est une occasion pour les dames soigneuses d'utiliser ceux qu'elles ont dû conserver de l'année 1875, où chaque costume était enrichi de magnifiques boutons ciselés, grillochés, etc. »

LE PRINCE ALEXANDRE DE BULGARIE

(Voir gravure)

ON connaît les événements qui viennent de mettre en évidence le prince Alexandre 1^{er} de Bulgarie.

Le prince Alexandre appartient à la maison de Battenberg (Hesse); il est le troisième des cinq enfants du prince Alexandre, oncle du grand-duc régnant de Hesse. Né le 5 avril 1857, il a été élu à l'âge de vingt-deux ans, après la dernière guerre d'Orient, prince de Bulgarie, avec le droit d'hérédité et le titre d'Altesse, par l'assemblée des notables de Tirnova, en 1879. On sait qu'il avait pris part à cette guerre en qualité d'aide-de-camp de l'empereur de Russie, dans l'armée duquel il occupa le grade de lieutenant-général et est chef du 13^e bataillon des tirailleurs et à la suite du 23^e régiment de dragons. Le prince est également colonel au 6^e régiment de dragons autrichien et major-général prussien à la suite des gardes-du-corps et du 2^{me} régiment de dragons hessois.

Le palais du prince n'est en réalité qu'une habitation bourgeoise, et ne comprend même guère plus de quatre pièces un peu spacieuses : un salon de réception, un cabinet de travail, une salle à manger et une chambre à coucher. Lameublement et l'arrangement en sont de bon goût, mais fort simples. Les domestiques sont au nombre de quatre, plus un portier.

Le prince a deux secrétaires; ils ont leur pleine besogne, mais le prince aussi travaille du matin au soir; il s'occupe beaucoup de l'organisation de son armée. L'étiquette est entièrement banni de la cour dans ce pays de Bulgarie, aux mœurs patriarcales; à certaines heures le prince reçoit indistinctement tous ses sujets, sans lettre d'audience, pourvu que l'odeur de leurs vêtements et de leurs chaussures ne soit pas trop suffocante.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Le jour où la femme voit son front pur, ses tempes blanches marquées d'une ride, un désespoir profond envahit son cœur. Pour effacer l'empreinte des griffes odieuses du temps, il suffit de se saupoudrer, chaque soir, le visage, à l'aide de la farine obtenue du pois lupin. On se lave les mains avec la même farine, pour les blanchir et les adoucir.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 132.—ENIGME

Je suis blanche de corps, la taille rondelette.
Le flanc d'un animal fut longtemps ma retraite.
Compagne de la nuit et rivale du jour,
Le coucher du soleil annonce mon retour.

No 133.—LOGOGRIPHE

Si je suis par mon Un réduit en esclavage,
Je manque pour mon Deux de mes libres ébats,
Car ce que veut l'esprit le corps n'en peut pas
Plus que l'aile arrêtée aux barreaux de la cage.

SOLUTIONS :

No 130.—Le mot est : Or-âge.

No 131

BLANCS.	NOIRS.
1 F 5e F D	1 R pr. F
2 R pr. P, échec déc. et mat.	
	Si : 1 P 4e F R
2 D 7e D, échec et mat.	

ONT DEVINE :

Problème.—Dame Céleste Lesigne et Jos. Pelletier, Montréal; Joseph Brouillet, Island Pond.
Rébus.—J. E. Grenier, ville St-Jean-Baptiste.

27509



BEAU TEMPS



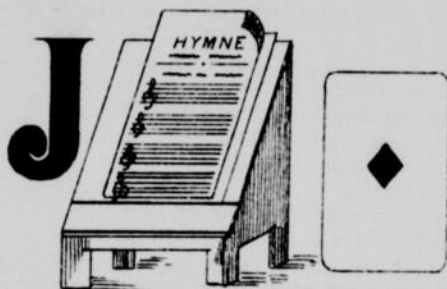
VARIABLE



GRANDE FLUIE

LE BAROMÈTRE DE BÉBÉ. — Variations physiologiques prises sur nature à l'aide de la photographie

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

A mesure que l'on avance en âge, les passions s'émoussent

CARTES A JOUER

Les propriétaires du Monde Illustré peuvent fournir aux familles et au commerce en général de

JOLIES CARTES A JOUER

aux prix modiques suivants :

1ère qualité.....	2me qualité.....
La grosse..... \$1.00	\$6.00
La douzaine..... 1.00	0.80
Le Jeu..... 0.15	0.10

Les commandes de la ville et de la campagne exécutées avec diligence. Conditions : comptant.

BERTHIAUME & SABOURIN,

30, rue St-Gabriel, Montréal.

DR. J. L. EROUX,

2446, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me "	-	-	25
3me "	-	-	15
4me "	-	-	10
5me "	-	-	5
6me "	-	-	4
7me "	-	-	3
8me "	-	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une si bonne mémoire de ceux que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Imprimerie et lithographie GEBHARDT-BERTHIAUME, 28 et 30, rue St-Gabriel



LES REMÈDES DE GEO. TUCKER, le guérisseur sauvage, No 86, rue Saint Laurent Montréal, sont vendus seulement dans les pharmacies et épiceries. Demandez le "Sirop Botanique de Tucker," "Arrapaho" ou "Baume de Montagnes Vertes" "Coudres Indiennes de Tucker" pour les Vers, les Emplâtres de la Montagne Verte. Envoyez vos ordres au No 86, rue St-Laurent. Il y a aucun col orifice d'autorité à vendre pour moi sur les marchés ou de porte en porte.

Exigez que le portrait du guérisseur sauvage et le nom de la compagnie des Montagnes Vertes soient sur chaque bouteille ou boîte que vous achèterez.

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine,

MONTREAL

Assortiment complet et exécuté à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation.

En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Picotée et autres maladies contagieuses.

E. MASSI OTTE & FRERES,

seuls agents pour Montréal.

217, rue St Elizabeth

(Téléphone No. 810 A.)

IMPORTANT

C'est avec beaucoup de plaisir que j'annonce au public que j'ai été guéri d'une maladie que les médecins supposaient être un cancer ou une tumeur dans les organes génitaux, par Geo. Tucker, le guérisseur sauvage, No 86, rue Saint-Laurent. Les médecins désespéraient de moi quand je me suis adressés à lui, et une semaine après j'étais sauvé d'une mort que l'on considérait comme certaine. Je ne pourrais le recommander trop chaleureusement aux personnes qui souffrent et au public en général.

Madame HENRI SURPRENANT,
No 104, rue St Martin, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc.

Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DR JOSEPH NOLIN,

Elève du Collège Dentaire de Philadelphie.

CHIRURGIEN - DENTISTE,

143, RUE BLEURY, EN FACE DU GÉNES, 143

Heures de Bureau : de 9 à 5.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.